

GOURDEAU, Claire, *Les délices de nos coeurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes 1639-1672* (Québec, Septentrion/CÉLAT, coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n^o 6, 1994), 132 p. 20 \$

Micheline Dumont

Volume 49, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305424ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305424ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, M. (1995). Compte rendu de [GOURDEAU, Claire, *Les délices de nos coeurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes 1639-1672* (Québec, Septentrion/CÉLAT, coll. « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n^o 6, 1994), 132 p. 20 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(2), 268–270.
<https://doi.org/10.7202/305424ar>

GOURDEAU, Claire, *Les délices de nos cœurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes 1639-1672* (Québec, Septentrion/CÉLAT, coll. «Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT», n° 6, 1994), 132 p. 20\$

Ce petit ouvrage constitue presque une première: examiner l'œuvre spécifiquement missionnaire des Ursulines en Nouvelle-France, et procéder à

l'analyse sous l'angle des échanges culturels entre les évangélisés et les missionnaires. À l'instar de Jean Delumeau, la plupart des historiens ont associé l'œuvre missionnaire de conversion, en Amérique, aux ordres religieux masculins, alors qu'ils laissaient les religieuses en Europe «abandonnées au mysticisme» (note 83). La réalité historique est moins tranchée. Claire Gourdeau en fait la preuve: elle examine ici à fond les efforts de Marie de l'Incarnation pour évangéliser les autochtones. Elle rejoint ainsi les propos d'Élisabeth Dufourcq qui vient de publier une étude colossale sur l'implantation des religieuses françaises dans la diaspora missionnaire de l'époque moderne (*Les congrégations religieuses féminines hors d'Europe de Richelieu à nos jours. Histoire naturelle d'une diaspora*, Paris, Librairie de L'Inde, 1993, 4 vol.). Mais l'analyse de Gourdeau sur Marie de l'Incarnation est beaucoup plus complète et nuancée que les quelques pages que Dufourcq consacre à Marie Guyart.

Par ailleurs, la majorité des ouvrages sur l'œuvre missionnaire en Amérique se situent dans l'une ou l'autre des perspectives suivantes: justifier, au nom de la foi, le prosélytisme des catholiques européens; ou condamner, au nom du respect des cultures autochtones, ces mêmes entreprises missionnaires. Gourdeau évite les deux points de vue. Elle «pense cette méditation de manière globale et comme un processus interactif qui met en contact deux groupes, ursulines et amérindiennes» (préface, p. 11). Ce faisant, elle identifie des comportements chez les unes et les autres qui ont souvent échappé aux analyses antérieures.

La méthode adoptée est également nouvelle pour un sujet habituellement traité de manière qualitative. «À l'aide d'un logiciel de base de données, [elle] a dressé un fichier informatisé des pratiques culturelles recensées» (p. 30) à travers la correspondance de Marie de l'Incarnation, ainsi que les autres fonds d'archives anciennes conservées au monastère des Ursulines. Divisées en pratiques corporelles et en pratiques spirituelles, et ce, même dans les textes où celles-ci se chevauchaient, les pratiques ont été par la suite hiérarchisées en fonction de leur importance. L'exercice peut paraître fastidieux, mais le résultat a permis une lecture inédite de la correspondance. Soulignons en passant qu'on ne peut que se féliciter que les archives des Ursulines soient enfin ouvertes à la recherche scientifique.

Le premier chapitre, «Penser les échanges culturels», expose la problématique et la méthode de l'ouvrage. L'auteure situe brièvement et efficacement son travail dans l'historiographie récente des études amérindiennes, si marquées par les perspectives anthropologiques. Ce faisant, elle ne peut que mettre en relief la dynamique d'échanges culturels inégaux qui se sont produits en Amérique au XVII^e siècle. Elle souligne également le fait exceptionnel que les textes étudiés présentent un point de vue quelque peu différent parce qu'ils sont de la main d'une femme. Pour l'analyse proprement dite des pratiques culturelles, l'auteure a eu recours à la grille de Jean Du Berger, *Pratiques culturelles traditionnelles* (CÉLAT, 1989). Elle a pu ainsi procéder à un inventaire possiblement exhaustif qu'elle a su dresser avec intelligence.

Le second chapitre expose le contexte historique global de l'étude: la vocation religieuse féminine au XVII^e siècle, la fondation et l'expansion de l'ordre des Ursulines, la fondation canadienne de 1639, les constitutions des Ursulines de Québec, les objectifs éducatifs de cette congrégation. Elle dresse également un bref panorama des tribus amérindiennes au milieu du XVII^e siècle. Pour ce chapitre, l'auteure a su recourir aux ouvrages les plus récents et les plus éclairants sur chacune des questions. Elle y démontre une maîtrise élégante de la synthèse historique.

Le troisième chapitre aborde la question de l'acculturation qui se produit pour les «séminaristes» qui sont hébergées au monastère. Les pratiques corporelles et les pratiques spirituelles sont abordées successivement, et les descriptions suivent de près les centaines de citations qui ont servi de base à l'analyse. Le choc culturel qui en ressort, s'il n'est pas nouveau pour les spécialistes, est ici présenté dans un texte instructif et nuancé. On peut regretter toutefois que l'auteure n'insiste pas suffisamment sur le cadre de la clôture qui constituait vraisemblablement un obstacle majeur à la francisation des pensionnaires.

Le dernier chapitre procède à l'analyse inverse, c'est-à-dire à l'examen des influences autochtones sur la vie quotidienne et surtout sur la rencontre de Marie de l'Incarnation avec «l'Autre». Comme le dit l'auteure dans la note 345, «l'attitude d'ouverture de Marie de l'Incarnation à certaines occasions montre que le jugement [sévère porté maintenant par les historiens sur le traumatisme de la conversion] mérite quelques nuances». C'est dans ce chapitre que l'auteure aborde les efforts de Marie de l'Incarnation pour maîtriser les langues amérindiennes. Cette partie de l'étude est moins nouvelle, mais comme l'auteure le souligne, la cause en est peut-être due à l'absence presque totale de documents écrits amérindiens (p. 101).

«Des tentatives de rejoindre l'Autre ont été accomplies» (p. 101), note Claire Gourdeau dans sa conclusion. On s'étonne qu'elle ne fasse pas allusion à l'ouvrage de Denise Lemieux, *Les petits innocents* (Québec, IQRC, 1985). Dans cet ouvrage, Lemieux notait de quelle manière les Jésuites avaient été marqués par les attitudes des parents à l'endroit des enfants, chez les peuples autochtones qu'ils avaient fréquentés. Elle montrait que leurs idées sur l'enfance en avait été modifiée. Ce sont là deux types de conclusions qui se rejoignent, et il aurait été pertinent de les juxtaposer. Donc, un ouvrage intéressant par sa brièveté, son éclairage et l'image renouvelée de Marie de l'Incarnation qui nous est présentée.